

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an: L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arrérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration de ce journal doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



ANNONCES :

Première insertion10 centins par ligne
 Deuxième insertion, etc..... 3 centins par ligne
 Pour annonces à long terme, conditions libé-
 rales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulière-
 ment aux cultivateurs pour la vente de terres
 instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront
 avantageux d'annoncer dans ce journal.

MM. J. B. Rolland & Fils, libraires à Montréal,
 M. J. A. Langlais, libraire à St. Roch de Québec
 ont bien voulu se charger de l'agence de la
 "Gazette des Campagnes."

ABONNEMENT : }
 \$1 PAR AN }

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
 Emprunons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT }
 \$1 PAR AN }

SOMMAIRE

Revue de la Semaine : Inépuisable charité de Sa Sainteté le Pape Léon XIII.—L'émigration de nos compatriotes aux Etats-Unis; avertissements donnés par Messieurs les écrivains du *Jean-Baptiste* et du *Messenger*, à ceux qui auraient l'intention de s'expatrier.—Don de \$60,000, de la part de M. C.-S. Rodier, de Montréal, aux RR. Sœurs de la Charité de cette ville.—L'Union Sucièrre Franco-Canadienne est constituée d'une manière définitive; quelques renseignements de la part de M. Legru, concernant la fabrication du sucre de betteraves.—A propos d'emprunts; considérations sur ce sujet, empruntées au *Pionnier de Sherbrooke*.

Causerie Agricole : Des qualités et des circonstances personnelles du cultivateur; ce sont ces qualités qui nous manquent, et que nous devrions nous efforcer d'acquies, qui nous obligent à chercher ailleurs que dans l'agriculture le bien-être et la fortune.—L'esprit d'observation est nécessaire aux cultivateurs.

Sujets divers : Fabriques modèles de beurre et de fromage; établissement d'une semblable fabrique à St-Denis de Kamouraska.—La culture de la canne à sucre en Canada.—Éléments nécessaires de production.—Examen des aspirants à la pratique de l'art vétérinaire à l'École vétérinaire de Montréal.

Choses et autres : Les pommes du Canada sur les marchés de Londres.—L'engonement de nos jeunes gens pour les Etats-Unis est tel qu'ils laissent furtivement le service de leurs maitres.

Recettes : Moyen pour préserver les pommes de terre de la fermentation.—Plumes d'oies, pour écrire.—Moyen de semer les graines de melon et de concombre.

Annonces : Bétail de choix en vente à la Ferme-modèle de Ste-Anne et par l'Hon. M. Louis Beaubien à Montréal.

Aux Membres des Cercles Agricoles.—Le secrétaire d'un Cercle agricole vient de nous écrire, nous demandant si nous voulions envoyer gratuitement la *Gazette des Campagnes* à chacun des membres de ce Cercle agricole, comme on le fait pour le *Journal d'Agriculture*.—Si nous consultions que notre désir de vouloir contribuer par là au succès de nos cercles agricoles, nous ne pourrions refuser cette demande. Mais, disons-le de suite, nos moyens pécuniaires ne nous permettent pas cette libéralité de notre part. Ce que nous pouvons, c'est de faire une réduction libérale sur le prix d'abonnement, pourvu que l'on paye d'avance et que le nombre d'abonnés de la part d'un cercle agricole soit au moins de quarante à cinquante, pour une même paroisse.

RÉVUE DE LA SEMAINE

La charité de Léon XIII.—L'*Osservatore romano* cite un nouvel et touchant exemple de l'inépuisable charité de S. S. le Pape Léon XIII, à qui la franc-maçonnerie et la Révolution n'ont laissé par toutes ressources que ce que les fidèles lui donnent.

Notre Saint Père le Pape, dit l'excellent journal romain, dans son numéro de dimanche dernier, voulut, à l'occasion de l'approche du troisième anniversaire de son couronnement, alléger le poids de la misère qui pèse si cruellement sur tant de familles de sa chère ville de Rome.

Ayant appris que, dans un bon nombre de ces pauvres familles, souvent envahies par des maladies dangereuses, il n'y a qu'un seul miérable lit, dans lequel tout le monde doit coucher pêle-mêle, au grand danger de la morale et de la santé, Sa Sainteté ordonna à son aumônier de faire arranger 150 lits neufs, pourvus de tout le nécessaire, et de les faire porter à domicile, aux malheureux qui en ont le plus besoin.

L'*Osservatore*, après avoir annoncé que les ordres si pleins de compassion du Souverain-Pontife furent aussitôt exécutés par les soins du grand aumônier, S. E. Rme Mgr Sanminiatoelli, ajoute :

"Le Saint-Père a, de plus, fait faire des distributions en argent, qui se montent à plus de 10,000 francs."

L'émigration de nos compatriotes aux Etats-Unis.—Ceux qui sont atteints de la fièvre de l'émigration, et qui pour une raison ou pour une autre n'ont pu encore mettre ce projet à exécution, nous en voudront de revenir aussi souvent sur ce sujet, parce que nous pourrions peut-être les en détourner, et du coup démolir les châteaux en Espagne qu'ils entrevoient au loin. Comme journaliste, c'est pour nous un devoir de mettre nos lecteurs en garde contre cet engonement de l'émigration, qui est à l'état de contagion dans la plupart de nos paroisses. Nous le disons en toute sincérité, dans la plupart des cas, ce n'est pas le besoin

Amable Mirran, Cor., l'abonnement

qui force nos cultivateurs de s'expatrier. C'est un entraînement qu'il nous est difficile d'expliquer. Quand ce n'est pas le chef de la famille qui désire quitter le foyer, c'est l'épouse qui à force d'instances prend le chemin des Etats-Unis avec ses filles, quand elle n'a pas réussi à amener avec elle ses garçons; il arrive même qu'une femme n'ayant pas d'enfants, laisse seul son mari, sous le futile prétexte qu'elle ne peut obtenir toute l'aisance qu'elle désire dans son propre foyer; des amis, qu'elle a aux Etats-Unis, lui ont écrit qu'il y avait là une mine d'or, et elle ne peut résister à l'appât qui lui est présenté. Voyons un peu ce qui en est; et pour cela, nous donnons ici quelques extraits de journaux français publiés aux Etats-Unis, que nous ne saurions taxer d'exagération, puisqu'étant publiés sur les lieux mêmes, leurs écrivains doivent être bien renseignés.

Voici ce que nous lisons dans le *Jean-Baptiste*, publié à Northampton :

"La prospérité semble renaitre au Canada; l'argent y abonde; on peut aujourd'hui emprunter de petites sommes à 6 par cent. Les prix des denrées augmentent en proportion, et aujourd'hui les journaliers ont un prix convenable. Il est très probable que durant les semailles et la moisson, ils obtiendront des prix exagérés, car les hommes de peine se font rares. Cependant l'émigration ne se ralentit pas. Les chars sont chargés de têtes et de paillages, chaque semaine. On dirait qu'aux Etats-Unis, il n'y a qu'à manger les poulets qu'on y trouve tout rôtis. On a beau dire qu'au Canada, il y a autant d'argent à faire et beaucoup plus de beau temps à y avoir que dans ces manufactures empoisonnées, rien n'y fait.

"Le mouvement est donné: c'est la mode: il faut partir....."

Voici encore ce que nous lisons dans le *Messenger* publié à Lewiston, Maine, en date du 24 mars dernier :

".....Au printemps renait, dit on, la vie et l'espérance; il semble en être tout autrement au Canada. C'est au printemps que les canadiens, comme emportés par une fatalité que nous ne pouvons comprendre, nous arrivent en masse. C'est au printemps, alors que la Providence leur offre de beaux champs à cultiver, que nos compatriotes désertent leurs terres pour venir augmenter le nombre des pauvres malheureux qui végètent sur la terre étrangère.

"Que viennent faire ici ces milliers de canadiens? Nos manufactures regorgent d'employés, et pas un homme ne peut y trouver sa place, sans travailler pour un salaire ridicule, et sans faire tout à ceux qui y sont employés depuis des années, et qui n'ont souvent que ce faible moyen de gagner leur vie et de nourrir une famille. Nos rues sont remplies de désœuvrés qui se plaignent du temps dur et de la rareté de l'ouvrage; et, cependant, malgré tous les avertissements de la presse, malgré l'expérience de ceux qui retournent au pays, découragés et plus pauvres que lorsqu'ils l'ont quitté, les canadiens nous arrivent par centaines et par milliers, et ce malheureux courant d'émigration semble défier tous les efforts que font les hommes vraiment patriotes pour lui poser des digues.

"On dirait qu'une malédiction pèse sur le Canada et que nos compatriotes ne peuvent y trouver le repos et la vie....."

— A l'occasion de l'entrée d'une de ses filles dans la communauté des Révérendes Sœurs de la Charité, M. C. S. Rodier, de Montréal, a donné la belle somme de soixante mille piastres (60,000) à cette importante institution. Comme le font remarquer nos confrères de Montréal, M. Rodier a déjà donné des preuves de sa charité. Lors des embellissements de l'intérieur de l'église Notre-Dame, à Montréal, c'est lui qui a tous écrit la plus forte somme.

L'Union Sucrière Franco-Canadienne.—Les journaux de Québec et de Montréal ont publié une correspondance de M. Legru, représentant de l'Union Sucrière Franco-Canadienne. M. Legru place cette question sous son véritable jour, et nous croyons que nos lecteurs liront avec intérêt cette correspondance. Voici ce qu'écrit M. Legru :

L'Union Sucrière Franco-Canadienne est constituée d'une façon définitive, au capital de 10,000,000 de francs par émissions successives. Un million est déjà versé pour la construction de la première usine à Berthier en haut, P. Q., dont on commence dès maintenant les travaux et qui produira du sucre l'automne prochain. Le conseil est composé de MM. Chopin, Masson, Schacher, Lafrenière, Tranchemontagne, Manger, Macherez, conseil technique, Legru, voix consultative.

L'union sucrière, si l'essai de la première usine confirme ses espérances, ne se contentera pas d'établir et d'exploiter des usines à sucre pour son propre compte, mais elle aidera de son concours les associations qui voudraient établir et exploiter des manufactures analogues. Elle aiderait de ses capitaux des usines qui ne seraient point sous sa direction immédiate et s'intéresserait dans les opérations qui se rapprocheraient de sa spécialité, et cela de la façon la plus large.

J'attends beaucoup à parler de formation de nouvelles sociétés tant dans l'Ontario que dans la Province de Québec et je crois bien faire, pour prévenir l'entraînement vers cette industrie essentiellement française, de présenter quelques observations.

Aux Etats Unis, quoique l'industrie du sucre de betteraves y soit introduite depuis plus de quinze ans, elle a fait pendant cette longue période bien peu de progrès. A peine existe-t-il aujourd'hui aux Etats-Unis plus de 11 à 12 usines de faible importance, et encore ces usines ne sont pas bien prospères, quoiqu'elles y rencontrent les mêmes avantages qu'au Canada: protection et bonne qualité de produit, quoique peut-être plus de difficulté pour la culture de la plante. J'attribue le peu de résultat pratique à ce que ces usines ont été établies avec un capital insuffisant et en se basant sur des profits certains sur le papier d'après les calculs de gens très autorisés; mais malheureusement ces profits ont fait défaut parce que le capital trop minime n'a permis l'achat de ce matériel déficieux, ou parce que les hommes spéciaux mis à la tête de l'entreprise manquaient de l'expérience nécessaire pour la mener à bien; peut être aussi le succès a-t-il manqué par des causes imprévues ou que, tout en les prévoyant, on avait supposé pouvoir aisément surmonter. Cette industrie pour être menée à bien exige de grands capitaux et parfois des sacrifices pendant les premières années, jusqu'à ce que

le fonctionnement de l'usine soit parfaitement régularisé.

Cette industrie est d'ailleurs très complexe et exige beaucoup de calcul et de prévoyance. Dans plus d'un pays, elle a été compromise dès l'origine en voulant aller trop vite et en se cachant les difficultés. Ainsi les usines établies tout dernièrement en Roumanie, comme celles des Etats-Unis, en sont un exemple frappant. Elles avaient cependant en apparence tout ce qu'il fallait pour réussir.

En terminant, je suis heureux de dire que l'union sucrière se met entièrement à la disposition des personnes qui désireraient des renseignements complets sur l'industrie du sucre de betterave. L'étendue de ses relations et son expérience la mettent à même de répondre aux demandes de quelque nature qu'elles soient, qui lui seraient adressées.

A propos d'emprunts. — Décidément notre pays va regorger de capitaux. Nous saluons avec bonheur cette révolution économique qui promet d'abaisser le taux de l'intérêt, faciliter l'esprit d'entreprise et contribuer puissamment à la mise en valeur de nos richesses naturelles. Avec les institutions monétaires que nous possédons maintenant, il n'y a plus qu'à offrir les garanties voulues pour obtenir tout l'argent désiré. Il peut en découler de véritables bienfaits, pourvu que l'argent soit emprunté pour des améliorations vraiment utiles, par des personnes prudentes et bien qualifiées à en tirer parti.

Il y a des gens qui s'imaginent avoir trouvé le remède à tous leurs maux, quand ils ont réussi à s'endetter. Rien de plus triste que de voir avec quelle légèreté de cœur, avec quel empressement, on grève son domaine d'hypothèques, souvent pour soutenir des dépenses plus ou moins déplacées. L'emprunteur, avant d'aller chez le notaire pour solliciter un emprunt, devrait bien réfléchir aux conséquences de l'acte qu'il va faire, et peut-être que cette réflexion lui fera trouver moyen d'éviter le procédé toujours si dangereux d'engager ses biens.

Qu'il regarde autour de lui, qu'il consulte l'expérience des temps passés, et il constatera que sur cent personnes qui entrent dans la voie périlleuse des dettes à peine dix en sortent saines et sauvées. Si tant de propriétés rurales sont mises en vente, si tant de cultivateurs végètent dans le découragement et le dégoût, si tant de familles abandonnent chaque jour la vie champêtre pour l'atmosphère malsaine des villes manufacturières, il faut s'en prendre, dans la plupart des cas, à cette manie de s'endetter, à ce manque de calcul et d'économie domestique, que nous voyons régner chez notre population agricole.

Ce surcroît de capitaux qui nous inonde tout à coup, va offrir un nouveau sujet de tentation. L'intérêt est bas, les termes de remboursement ont été étendus à plusieurs années, et beaucoup d'imprudents, n'envisageant que le beau côté de la situation, vont s'y lancer à tête perdue. Cependant l'intérêt, quelque minime qu'il soit, devra se payer à échéance et les remboursements, quelque soit l'époque qui leur soit assignée, arriveront encore, dans bien des cas, plus vite que l'argent requis pour les effectuer. Il ne faut pas oublier qu'une dette portant intérêt est comme un parasite qui se développe aux dépens du débiteur, sans perdre un seul instant. Pendant que le débiteur

dort, pendant qu'il s'amuse, pendant qu'il est empêché de travailler, l'intérêt ne cesse pas pour tout cela de courir : il n'y a ni fête, ni repos ni chômage pour lui.

Un vieillard respectable qui a fait fortune, et en agriculture par dessus le marché, nous disait l'autre jour qu'après le diable, c'était les dettes qu'il redoutait le plus ; et il ajoutait, en parlant du taux abaissé de l'intérêt, que même si un cultivateur trouvait de l'argent à emprunter sans aucun intérêt, il devrait encore y regarder deux fois avant d'hypothéquer sa terre. Si tout le monde était imbu des idées économiques de ce digne compatriote, nos campagnes jouiraient probablement encore de l'âge d'or du bon vieux temps. — *Pionnier de Sherbrooke.*

CAUSERIE AGRICOLE

DES QUALITÉS ET DES CIRCONSTANCES PERSONNELLES
DU CULTIVATEUR

La colonisation et l'agriculture, voilà, avec vérité, les deux points sur lesquels nous devons nous appuyer pour ramener dans notre pays le bien-être et l'abondance.

Quand on voit le dépeuplement de nos campagnes se faire sur une aussi grande échelle ; quand on voit notre population quitter la charrue, refuser au sol le secours de ses bras pour aller, de gaieté de cœur, encombrer les usines et les manufactures d'un pays étranger, n'a-t-on pas raison de croire à un aveuglement de notre part, pour ne pas dire à une folie.

On a depuis si longtemps proclamé dans nos campagnes que l'agriculture était un sujet de pauvreté, que la génération actuelle a commencé à y croire, et l'on essaye de s'y soustraire, sans se rendre compte des véritables causes qui ont amené la gêne parmi les cultivateurs.

Les principales causes de notre gêne en agriculture, nous sont hautement démontrées par la Révérend Père Lucasse, notre dévoué apôtre de la colonisation. N'allons pas les chercher ailleurs. Pour le plus grand nombre qui vont chercher un remède à leur gêne, à leur pauvreté, aux Etats-Unis, c'est assurément aggravé leur situation : nous en avons des exemples tous les jours. Pour le moment, nous citons le fait suivant à l'appui de ce que nous avançons :

Un cultivateur d'une paroisse du comté de Kamouraska, quittait le pays, il y a dix ans, en compagnie de son épouse et de ses dix enfants, pour se rendre aux Etats-Unis. Tous ses enfants furent placés dans les manufactures, à mesure que leur âge le permettait. Il avait pris, dit-il, cette détermination afin de lui permettre de payer ses dettes, et il nous a avoué qu'il aurait eu honte d'exercer, dans son propre pays, la besogne qui lui était échue en pays étranger ; mais il la remplissait avec le plus grand courage et à la satisfaction de ses maîtres. Nous n'entreprendrions pas de donner ici le détail des sacrifices qu'il s'est imposés dans le but d'amasser de l'argent ; qu'il nous suffise de dire ici que la tâche imposée aux enfants était tellement ardue que trois d'entre eux sont morts de maladies contractées dans les manufactures. Au commencement de l'automne dernier, le père est

revenu avec sa famille, dans sa paroisse natale, ayant un avoir de cinq mille piastres: c'était assurément un succès qui n'a pu cependant lui profiter, car ses enfants, outre qu'ils avaient perdu le goût de la culture, avaient contracté des habitudes en désaccord avec celles que doit posséder un cultivateur. Le père avait aussi augmenté son domaine afin d'établir avantageusement ses trois garçons, qui paraissent vouloir seconder leur père dès leur arrivée dans la paroisse. Ces bonnes dispositions n'ont pas été de longue durée. Un mois après, ils avaient le travail de la culture en horreur; c'est à peine s'ils donnaient les soins nécessaires aux animaux qu'ils possédaient; et tout leur temps, pendant le cours de l'été, a été consacré à la promenade et aux divertissements qui faisaient aussi les délices de leurs sœurs; les quelques cents piastres qui restaient au père furent dépensées, car il n'osait rien refuser à ses enfants, de peur qu'ils ne le quittassent. Malgré la trop grande bonté du père à l'égard de ses enfants, ceux-ci viennent de le quitter pour reprendre de nouveau le chemin des États-Unis. Le père se voit donc réduit à demeurer seul sur une propriété qu'il ne pourra cultiver qu'en partie ou qu'il sera obligé de vendre pour le quart de ce qu'elle lui coûte.

Le fruit de dix années de travaux de la part d'une nombreuse famille, avant qu'il soit deux ou trois ans sera dissipé entièrement. Le père qui s'est expatrié dans le but de payer ses dettes et de fournir un établissement à chacun de ses enfants, se voit abandonné par eux au moment où la fortune allait lui sourire. Les enfants, de leur côté, avec le goût de la dissipation qu'ils ont acquis aux États-Unis, se verront plus tard, sans nul doute, dans l'indigence. Aussi cet homme, d'un âge déjà avancé, regrette-t-il d'avoir quitté son foyer, il y a dix ans, pour acquérir une fortune qui aujourd'hui lui échappe.

Telle est l'histoire d'un trop grand nombre de familles qui ont abandonné le pays pour aller se refaire aux États-Unis, et qui ne lèguent pour la plupart à leurs enfants, que le goût de la dissipation pour ne pas dire du libertinage.

Ces exemples, qui se répètent si souvent, ne suffisent pas cependant pour ouvrir les yeux aux imprudents. Il y a quelques semaines, un homme ayant certaines connaissances de la culture, allait faire part à son curé, des embarras qu'il éprouvait à suffire aux besoins de sa famille; celui-ci s'offrit d'acheter pour lui un lot de terre, promettant en outre de lui aider à la faire défricher et de lui fournir les grains de semence pendant deux ou trois ans, et l'offre fut acceptée. Mais quelle ne fut pas la surprise du généreux curé, lorsque, huit jours après, il voit arriver chez lui l'homme qu'il voulait bien aider venant lui dire qu'il n'acceptait pas le lot de terre, parce qu'il partait le soir même pour les États-Unis, afin d'y demeurer trois ou quatre ans, et qu'après cela il se livrerait à la culture.

Voilà, dans nos campagnes, où l'on en est rendu

On n'apprécie pas assez l'importance de l'agriculture; tant que l'on s'attachera à la culture routinière, il y aura toujours, parmi nous, de ces défections. On n'apprécie pas assez le rôle si important que doit remplir le cultivateur, et ce qu'il importe de faire quand on fait choix de cette profession.

Nous devons nous efforcer d'acquérir les qualités que doit posséder le véritable cultivateur, celui qui a souci de son art et qui désire en retirer le plus d'avantages possibles. C'est pourquoi nous croyons utile de soumettre à l'attention de nos lecteurs une étude sérieuse sur ce sujet, que nous empruntons au "Traité d'agriculture de M. C.-J.-A. Mathieu de Dombasle."

Voici cette étude, sous le titre "Des qualités et des circonstances personnelles du cultivateur."

De toutes les circonstances qui peuvent exercer quelque influence sur le succès d'une entreprise agricole, soit de la part de celui qui exploite son propre domaine, soit de la part d'un fermier, la plus importante sans aucun doute se trouve dans les dispositions individuelles de l'homme qui doit la diriger: son caractère, ses habitudes, son instruction, sont autant de points d'où dépendront en très grande partie les résultats de toutes les opérations qu'il entreprendra. Sans doute, lorsqu'il n'est question que de suivre une route battue, d'imiter sans aucune modification des procédés généralement usités par les cultivateurs d'un canton, la tâche devient plus facile, et la capacité personnelle de chaque individu apporte un poids considérable dans la balance de ses succès. Cependant, dans ce cas même, l'expérience montre toute la valeur des qualités personnelles de l'homme, et c'est certainement dans un état très peu progressif de l'art agricole qu'est né cet adage devenu proverbial parmi les habitants des campagnes: *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.*

Mais lorsqu'il est question de se frayer une route nouvelle à côté du chemin suivi par les cultivateurs ordinaires, la tâche devient beaucoup plus difficile et plus délicate que ne le croient beaucoup de personnes, et la réunion de certaines qualités individuelles dans l'homme qui veut suivre cette carrière est certainement la condition la plus indispensable à son succès.

Parmi ces qualités, il en est qui dépendent du caractère de l'individu, de sa capacité naturelle et de ses dispositions morales; d'autres prennent leur source dans l'instruction ou dans l'habitude d'appliquer les connaissances acquises. Parmi les premières, nous placerons en première ligne la rectitude du jugement: c'est une des qualités individuelles qui contribuent le plus puissamment aux succès dans toutes les carrières de la vie; mais l'agriculture et surtout cet art dans son état progressif est peut-être, entre tous les genres d'occupations, celui qui exige le plus impérieusement un jugement droit et sain. Ici, les principes n'ont de valeur que par l'opportunité de leur application, et le doute se présente à chaque pas. Le jugement est un instrument qu'il faut appliquer à tous les instants: de sa justesse dépend essentiellement la direction bonne ou mauvaise que prendra chaque opération.

L'esprit d'observation dérive en grande partie de la justesse du jugement; cependant, il tient à une disposition particulière de l'intelligence, disposition d'après laquelle un individu aperçoit dans les faits qui s'offrent à lui la liaison qui les rattache à d'autres faits, et qui lui permet de les rapprocher les uns des autres et d'en tirer les conséquences plus ou moins positives sur les rapports qui existent entre les effets et les causes.

Sans doute, c'est la nature qui nous donne l'esprit d'observation, mais cet esprit peut se perfectionner beaucoup par l'habitude, chez les hommes dont l'attention a été pendant longtemps dirigée vers l'observation des faits matériels par la nature de leurs occupations. Quant à ceux qui par goût ou par profession ont dirigé constamment leur intelligence par des idées abstraites, vers des connaissances philosophiques, littéraires, ou artistiques, il leur faudrait presque toujours bien du temps pour s'accoutumer à appliquer leur jugement à l'observation des faits matériels. On est généralement disposé alors à chercher sa règle de conduite dans l'application de tel ou tel principe; mais rien dans le monde n'est régi par un seul principe, parce que chaque effet est dû au concours de plusieurs causes gouvernées par des principes différents. Dans les branches de nos connaissances où l'on peut apprécier toutes les causes qui concourent aux résultats, on peut arriver à des connaissances certaines par la déduction des principes.

Mais il est loin d'en être ainsi en agriculture: beaucoup de causes nous sont entièrement inconnues, et il est souvent difficile d'apprécier dans les résultats la part relative qu'on doit attribuer aux causes mêmes que nous connaissons. Les faits sont donc ici l'étude la plus importante, puisqu'en eux se résume l'influence de toutes les causes diverses qui y ont concouru. C'est l'esprit d'observation qui nous apprend à rapprocher entre eux les faits-semblables ou analogues, et à en tirer une utile instruction.

Sans une application constante et assidue on réussit, bien difficilement, dans une entreprise agricole; les soins qu'exige une exploitation rurale un peu étendue ne peuvent guère se concilier avec des distractions multipliées de plaisir ou d'affaires. Il en donc indispensable que l'homme qui se place à la tête d'une entreprise semblable demeure sur la domaine qu'il veut exploiter, et qu'il considère comme sa principale affaire les occupations qu'il y trouvera. Pour celui qu'un goût naturel porte vers ce genre de vie, il n'est certainement aucune position dans le monde qui offre des jouissances à la fois plus douces et plus vives, plus constantes et plus variées, mais il faut qu'un homme soit disposé à trouver le bonheur de sa vie dans l'emploi d'une grande partie de son temps aux occupations de naturels si diverses qui remplissent les journées du cultivateur: sans cela, il fera prudemment de s'abstenir d'entrer dans cette carrière, autrement il devra s'attendre, sinon à y éprouver de grandes pertes, du moins à voir diminuer, dans une proportion plus ou moins considérable, les bénéfices qu'il aurait pu s'en promettre au moyen d'une constante application.—(A suivre.)

Fromageries et beurrieres.

Nous avons le plaisir d'annoncer que l'honorable Commissaire de l'Agriculture et des Travaux publics, s'est assuré, pour la saison prochaine, les services de M. J. M. Jocelyn fabricant de beurre et de fromage dont la mission sera de diriger une ou plusieurs fabriques modèles de beurre et de fromage, dans notre Province. Les personnes qui désirent des renseignements précis sur toutes matières ayant trait à ces in-

dustries pourront les adresser au *Journal d'Agriculture*, qui publiera les réponses.

Nous espérons annoncer prochainement où se fera la première fabrique modèle de beurre et de fromage combinée et à quelles conditions les apprentis seront admis. Nous pouvons dire dès à présent qu'il y aura place pour trois ou quatre apprentis dans chacune des fabriques modèles dirigées par M. Jocelyn.—*Journal d'Agriculture*.

Nous sommes heureux d'apprendre que le comté de Kamouraska devra profiter des avantages de cette fabrique modèle pour la fabrication du beurre et du fromage. La paroisse de St-Denis de Kamouraska a été choisie pour cela, et déjà tous les arrangements nécessaires ont été pris pour que cette fabrique soit en opération dès le mois de juin prochain. Il a été difficile d'abord de faire consentir les cultivateurs à prendre part à cette exploitation qui ne peut manquer d'être lucrative, parce qu'elle sera conduite sur une large échelle et par un directeur d'une grande expérience. Grâce aux efforts de l'honorable M. Chapais et de M. Ed.-A. Barnard, directeur de l'Agriculture, nous aurons dans notre comté, outre une école d'agriculture, une école spéciale qui servira à initier un certain nombre de jeunes gens de notre localité à la fabrication du beurre et du fromage, tels qu'en fournissent les meilleures fabriques des Etats-Unis, de la province d'Ontario et de plusieurs endroits dans notre Province.

La culture de la canne à sucre en Canada.

Sur la demande qui nous en est faite, nous publions les renseignements suivants sur la culture de la canne à sucre; nous les empruntons au *Courrier de St-Hyacinthe*:

Le sorgho, ou canne à sucre chinoise, maintenant, si universellement répandu dans le sud et dans l'ouest des Etats-Unis, fut d'abord importée, de Chine en France, en 1851, par le consul français à Shanghai; et précisément, la même année et dans le même pays, un autre végétal saccharin, quasi analogue au premier, en certains lieux connu comme canne à sucre d'Afrique, faisait son apparition. En 1854 ces deux variétés de sorgho parvinrent aux Etats-Unis, où elles commencèrent à se répandre si rapidement qu'en 1857 l'importation de la graine, pour la semence, se chiffrait par des nombres de tonneaux; et depuis la culture a continué à se généraliser non-seulement dans le sud, mais aussi dans le nord de l'Union Américaine, notamment dans le Minnesota. En ce dernier état le nombre d'acres consacré à cette culture en 1880 s'est accru à 7,317, et en 1879 la production du sirop s'est élevé à 446,946 gallons.

Je ne prétends pas garantir l'exactitude des deux premières dates que je viens de citer, ni celles des faits qui s'y rapportent, les ayant puisés dans un opuscule de provenance américaine, dont je ne connais pas encore le degré de l'autorité, mais que j'ai tout lieu de croire véridique; je puis toutefois garantir l'exactitude de tout ce qui suit.

Il y a maintenant trois ans révolus que M. Edouard Corbeil, aujourd'hui de Buckingham, P. Q., et alors de St-Eugène, province d'Ontario, entreprit courageusement de répandre en Canada, et surtout dans la

province de Québec, la connaissance de la culture de ces espèces de sorgho, dont je viens de parler et auxquelles les Américains n'hésitent pas à donner l'atrayante appellation de *canne à sucre*. Considérant que le Minnesota est de tous les États de l'Union celui qui est le plus au nord, étant situé au-dessus du 45^e latitude nord, c'est-à-dire sous la même latitude que le Canada, il en importa de la graine d'une plante appelée *Minnesota early amber sugar cane*. C'est une nouvelle variété du sorgho déjà cité, dont je me permettrai de traduire ainsi le nom : *Canne à sucre ambree hative du Minnesota*. Après donc en avoir semé quelques fosses comme on fait pour le blé-d'inde, il en entendit avec impatience le résultat qui surpassa son attente; puis il pressa les tiges, en fit évaporer le jus et obtint du sirop. Fermeement convaincu dès lors que cette opération peut se faire sur une grande échelle aussi bien qu'en petit, M. Corbeil ne fut pas lent à se servir de la presse pour rendre ses appréciations publiques, annonçant en même temps qu'il était prêt à expédier aux personnes qui en feraient la demande, de la graine de canne à sucre, variété *Minnesota early amber*, qu'il faisait venir lui-même des lieux de production; et c'est ainsi qu'il en distribua dans les différentes parties de la province de Québec. Presque partout, malgré que l'année 1830 n'ait pas été favorable, ce qui s'est fait en 1879 n'étant pas assez considérable pour qu'on en fasse une appréciation, les essais ont été satisfaisants, même très-satisfaisants. Je suis un de ceux qui ont fait cette expérience, qui l'ai vu faire par d'autres; et je suis à mon tour fortement persuadé que la canne à sucre *Loiberian, early amber, sorgho*, quelque soit le nom qu'on lui donne, peut être ici cultivée avec avantage et qu'elle devrait l'être sans plus tarder. Puisque M. Corbeil est plus que jamais disposé à expédier de la graine de canne à sucre aux gens qui en désirent, chacun peut en profiter. Au commencement de l'hiver dernier ce monsieur, paraît-il, se proposait de la distribuer gratuitement. Mais cela devient onéreux. On sait déjà que les hommes les plus zélés ne sont pas toujours les favoris de la fortune. On ne peut donc de lui se procurer de la bonne graine de canne à sucre que moyennant cinquante centins la livre, en sus des frais d'expédition qui peuvent se monter, suivant le cas, à 25 30 ou 50 centins pour chaque quantité n'excédant pas dix livres. Deux livres suffisent pour un arpent.

Une maison américaine, fabricante de pressoirs, de bouilloires et autres ustensiles nécessaires ou utiles à la fabrication du sirop et du sucre de canne, ayant remarqué que M. Corbeil déployait beaucoup d'activité et d'énergie en faveur de cette industrie, lui offrit dernièrement une agence pour la vente de ses instruments manufacturés, ce qui fut accepté. Les instruments fournis par cette maison commerciale sont jusqu'à présent les plus perfectionnés qui se manufacturent aux États-Unis.

Comme on le voit, si l'avenir de la canne à sucre n'est pas encore tout-à-fait assuré dans la province, elle est du moins en bonne voie de l'être prochainement.

De plus M. Corbeil, je puis lui rendre un tel témoignage, est toujours prêt à donner sur ce sujet tous les renseignements qu'il peut; et il ne faut pas croire qu'il soit nécessaire pour cela d'acheter quelque chose

de lui. Qu'on ne craigne pas de le fatiguer; plus on lui écrit dans le but d'obtenir des informations, plus on lui cause du plaisir; et ses réponses ne se font pas attendre ordinairement. Mais que peut donc rapporter une telle culture? La production du sirop s'élève, en moyenne, à 180 gallons à l'arpent; souvent elle va jusqu'à 200, et quelquefois jusqu'à 300 gallons.

M. Jérémie Robillard, de Buckingham, a fait en 1880 un gallon de sirop avec le jus provenant de 250 tiges de canne à sucre. Or un arpent de terre est un espace assez grand pour nourrir 75,600 tiges, ce qui porterait la production du sirop à 303 gallons pour un arpent.

Un curé du diocèse d'Ottawa, de 300 cannes qu'il récolta aussi en 1880, a obtenu $1\frac{1}{2}$ gallon de sirop, ce qui, en supposant qu'un arpent ne rendrait que 55,080 tiges, porterait la production à 252 gallons. Pendant la même année M. le notaire S. Mackay de Papineauville, a manufacturé douze gallons de sirop que tous ceux qui ont pu le voir et le goûter, ont trouvé beau et bon. En eût-il eu 500 gallons, M. Mackay les aurait tous vendus sur le lieu pour 80 centins à une piastre, sans pouvoir néanmoins satisfaire la demande immédiate.

Ma remaille de la canne à sucre se fait dans le mois de mai, et les frais de culture ne sont pas plus grands que ceux du blé-d'inde.

Éléments nécessaires de production.

Les éléments nécessaires à la production sont l'homme, la terre, le capital, le travail et les engrais.

L'économie rurale étudie ces cinq éléments, afin de montrer les conditions qu'ils doivent remplir pour assurer le succès d'une exploitation agricole. Elle envisage d'abord l'homme au point de vue de son individualité, c'est-à-dire morales et intellectuelles, de ses antécédents et de sa position comme propriétaire, comme usufruitier ou comme fermier. A l'étude de l'homme sous ces différents rapports, se joint naturellement celle de sa compagne, comme maîtresse de maison, ainsi que l'appréciation de l'importance relative des diverses sciences accessoires et des divers moyens d'enseignement agricole.

On dit généralement, "tant vaut l'homme tant vaut la terre," pour exprimer que le sol cultivé progresse d'autant plus et arrive d'autant plus vite à l'apogée de sa fécondité, que l'homme qui la cultive a des idées plus larges et plus précises sur les améliorations agricoles.

L'agriculture est, de toutes les industries, une de celles qui demandent la plus de connaissances. Sans doute, on peut cultiver bien sans être savant; mais de deux hommes également habiles dans la pratique agricole, celui qui réussira le mieux sera certainement l'homme qui, par des études spéciales de cet art, aura acquis les moyens de progresser plus vite.

De toutes les connaissances agricoles, la plus importante est la science pratique; mais les autres concourent au perfectionnement de la culture. On ne doit donc pas considérer l'agriculture seulement comme un métier, mais aussi comme un art. L'homme qui considère l'agriculture comme un art et un métier tout à la fois, et qui agit en conséquence, réalise plus de succès que le cultivateur qui ne reconnaît la culture des champs que comme un simple-métier. Le

métier a pour lui trois éléments essentiels de succès : le travail, l'économie et la connaissance locale ; mais le manque d'instruction et le défaut de capitaux le condamneraient à une routine perpétuelle, s'il n'avait de temps à autre, sous les yeux, l'exemple donné par les hommes riches et instruits qui se livrent à la carrière agricole. Le cultivateur qui ne possède pas la science agricole est donc impuissant à modifier la routine, les errements qui sont son lot, en un mot, à entrer dans la voie du progrès. Mais le cultivateur instruit, outre les connaissances précédentes, possède celle de la nature et celle des qualités d'une terre, celle des plantes qu'il convient de cultiver, l'art de se procurer et de se servir de diverses matières destinées à enrichir et à améliorer le sol, la manière de juger et de faire fonctionner les divers instruments et machines d'agriculture, l'art de conduire l'élevage, l'entretien et l'engraissement des animaux domestiques, ainsi que la connaissance de leurs habitudes et de leurs besoins. Il connaît aussi la valeur nutritive de chaque espèce d'aliment ; la manière de conserver les produits ; comment disposer les bâtiments d'une ferme ; le meilleur assolement qui convient à tel ou tel sol, à tel climat, suivant la faculté plus ou moins grande des débouchés ; la comptabilité, si indispensable pour reconnaître si le mode de culture que l'on poursuit est avantageux, et pour juger de la convenance des améliorations à faire dans la culture d'une terre, etc.

Il est, en outre, une connaissance bien plus importante que les précédentes. Cette connaissance, c'est de faire concourir toutes les connaissances acquises en agriculture, vers le but qu'on a en vue : *le profit*.

D'après ces données, il est impossible d'arriver au succès en agriculture, si l'homme n'en a pas fait une étude spéciale. En cela, la profession d'agriculteur ressemble à toutes les professions : il faut l'apprendre pour la connaître. Beaucoup de professions ne sont que des métiers parce qu'elles ne demandent que l'habileté manuelle, tandis que d'autres demandent des connaissances et de la réflexion : ce sont des arts.—L'agriculture est donc un art qu'il importe d'étudier et d'approfondir, si on veut en retirer tous les avantages possible.

Ecole Vétérinaire de Montréal.

La quizième session de cette florissante Ecole, que ce pays doit à la bienveillante protection du Conseil d'Agriculture et au zèle incessant du principal M. McEachran, s'est terminée le 31 mars dernier, par l'examen final des aspirants à la pratique de l'art vétérinaire. Ces examens ont été faits par des médecins vétérinaires étrangers spécialement invités par le Conseil d'Agriculture pour cet objet.

A trois heures P. M. la distribution solennelle des diplômes, des médailles et des prix s'est faite sous la présidence de M. Lesage, assistant-commissaire de l'Agriculture et des Travaux Publics, avec le concours de plusieurs citoyens distingués de Montréal.

Les lauréats de la circonstance étaient MM. E. J. Carter, Montréal ; Charles Ormond, Milwaukee, Wis., E. U ; B. D. Pierce, Springfield, Mass., E. U ; R. Price, Montréal ; N. A. Trudel, Ste Geneviève de Batiscan, P. Q ; H. Bisailon, St Valentin, P. Q, et L. H. Bergeron, Bord à-Plouffe, P. Q.

La distribution des prix eut lieu comme suit :

COURS ANGLAIS.

Pour le meilleur examen général, médaille d'argent présentée par le Conseil d'Agriculture, M. E. J. Carter,

Botanique.—Prix offerts par M. le Principal J. W. Dawson ; 1er, J. A. Duncan ; 2nd, A. W. Clément.

Médecine et Chirurgie Vétérinaires.—E. J. Carter, superbe microscope gracieusement offert par M. D. Morrice, E. J. Carter, 3me année ; W. Wardle, 2me année.

Obstétrique et Pathologie animales.—E. J. Carter, 3me année, A. J. Chandler, 2me année ; R. T. Whillesey, 1ère année.

Matière Médicale.—3me année, C. Ormond ; 2me année, Alex Glass ; 1ère année, R. Brodie.

Entozoologie.—R. Price, prix offert par M. le professeur Osler.

Physiologie.—W. Walter, prix spécial offert par M. le professeur Osler.

Chirurgie dentiste.—S. Price, prix offert par W. Brydon, V. S.

COURS FRANCAIS.

Meilleur examen général, médaille d'argent du Conseil d'Agriculture, N. A. Trudel.

Pathologie et Anatomie.—L. H. Bergeron, prix offert par l'hon. M. L. Beaubien.

Matière Médicale.—Philias Labelle.

La journée s'est terminée agréablement par un excellent dîner au St Lawrence Hall, auquel prirent part plus de soixante invités, au nombre desquels nous avons remarqué MM. T. White, M. P. P. G. Leclère, secrétaire du Conseil d'Agriculture, S. Gilwood, M. Paton, Dr Ross, Dr Buller et Dr Beaudry.

Plusieurs santés furent proposées et les discours en réponse furent très heureux. Ceux qui avaient l'avantage d'assister à cette intéressante réunion en conserveront longtemps un agréable souvenir.

Nous sommes heureux de donner un peu de publicité à cette fête de l'Ecole Vétérinaire de Montréal qui a déjà fait tant de bien dans ce pays, et qui ouvre à la jeunesse intelligente une carrière nouvelle aussi honorable que profitable. Nous ne saurions trop recommander à nos jeunes gens de profiter des avantages considérables que leur offre l'Ecole Vétérinaire de Montréal, pour se livrer à l'étude d'une profession peu exploitée jusqu'à ce jour et dont l'existence devient de plus en plus nécessaire, vu l'exportation toujours croissante de notre bétail en Europe, et l'établissement d'abattoirs publics où les connaissances d'un médecin vétérinaire expérimenté et instruit deviennent d'une nécessité absolue et d'une importance majeure.—*Le monde*.

Choses et autres.

Les pommes du Canada.—Le *London Garden*, un journal de Londres, publie la correspondance suivante :

"Dans *Covent Garden*, j'ai entendu vanter les pommes du Canada, et j'ai été surpris d'apprendre qu'elles chassaient les produits américains du marché. La raison est que les pommes canadiennes sont mieux emballées ; les barils américains sont ordinairement *parés*, c'est-à-dire qu'ils ont une ou deux couches de beaux fruits en dessus, et des fruits de pauvre qualité en dessous, tandis que le fruit canadien est généralement bon dans tout baril qui est bien empaqueté et plus large que ceux des Etats-Unis.

Une très bonne pomme qui vient en grande quantité est la *Russet dorée*, elle a un excellent goût. Dans quelques ventes, dernièrement, les produits canadiens comparés à ceux des Etats-Unis étaient dans la proportion de six à un, cela est vraiment encourageant pour le Canada et devrait enseigner aux américains d'emballer honnêtement leurs produits s'ils ne veulent pas perdre leur commerce."

—Un de nos apprentis, Siméon Pelletier, est parti sans tambour ni trompettes pour les Etats-Unis. Sous prétexte de maladie, il s'était absenté depuis trois jours, et le troisième jour, dévoré par la fièvre de l'émigration aux Etats-Unis, il a pris la route de l'exil sans nous avertir.

RECETTES

Moyen pour préserver les pommes de terre de la fermentation.

Jamais il ne fut plus nécessaire que dans la période actuelle de préserver les pommes de terre de la fermentation, car l'in-

fluence d'une température humide et douce amène un commencement de germination qui enlève à la pulpe des tubercules ses qualités alimentaires et transforme leur féculé en matière insalubre.

Voici un procédé bien simple, efficace : Il consiste à imprégner les tubercules d'acide sulfurique (vapeur de soufre), par un moyen analogue au méchage des vins.

On fait brûler une mèche de soufre très-pur dans un tonneau de pommes de terre.

Lorsque la vapeur sulfureuse a imprégné les tubercules, ceux-ci sont à l'abri de la fermentation pour un temps indéfini.

En soumettant toute sa provision de pommes de terre à ce traitement, chaque ménage s'assure une alimentation saine et intacte jusqu'à la saison d'été.

Plumes d'oies, pour écrire.

Les grosses plumes de l'aile des oies servent pour écrire : mais pour que ces plumes soient bonnes à cet usage, il faut les dépouiller de leur pellicule graisseuse. A cet effet, on les plonge à plusieurs reprises dans l'eau bouillante ou dans des cendres chaudes, puis on les nettoie avec une lame de couteau.

Moyen de semer les graines de melon et de concombre.

M. J.-C. Chapais, rédacteur de la partie horticole du *Journal d'Agriculture*, indique le moyen suivant dont il a lui-même fait l'expérience : "Voici, dit-il, un moyen que j'ai employé pour semer mes melons et mes concombres, l'an dernier, et qui m'a parfaitement réussi : J'ai coupé des morceaux de gazon (tourbe), de six pouces carrés. J'ai placé des morceaux dans la couche chaude, le côté portant l'herbe se trouvant tourné sur le fumier. Dans le centre de ces pièces de gazon, j'ai déposé cinq ou six graines, et je les y ai laissé croître. Au moment de la transplantation, je n'ai eu qu'à passer ma main sous les morceaux de gazon, et j'ai enlevé de la couche toutes mes plantes, sans déranger une seule racine. De fait, j'aurais pu les transporter à une grande distance, sans leur faire tort. Et pourtant, elles étaient à leur quatrième feuille, et avaient déjà été pincées sur couche. Le gazon a de plus l'effet de fournir aux plantes de concombre et de melon l'engrais qui leur convient le mieux, l'humus."

A VENDRE

A LA

FERME-MODÈLE DU COLLÈGE STE-ANNE :

Un magnifique taureau Ayrshire, âgé de quatre ans ;
Un jeune mâle, de même race, âgé d'un an ;
Deux veaux mâles, également Ayrshires, âgés respectivement de 12 et de 14 jours ;
Aussi : quelques croisés Ayrshires, de bonne provenance.
Le tout sera vendu à des prix très-modérés.

S'adresser à la

CORPORATION DU COLLÈGE STE-ANNE

Ou au

Bureau de la *Gazette des Campagnes*.
Ste-Anne de la Pocatière, 11 avril 1881.

PRIÈRE A NOS **DE PAYER**
ABONNÉS
retardataires
AU PLUS TOT.

PETIT TRAITÉ

SUR LA

CULTURE DU TABAC

PAR

Ls. N. GAUVREAU, Ecr. N. P.

Membre du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

En vente au Bureau de la *Gazette des Campagnes*.

Cette deuxième édition du "Petit traité d'Agriculture," par Ls. N. Gauvreau, écr., a été considérablement augmentée et offre tous les renseignements désirables quant aux meilleurs moyens à prendre pour bien cultiver le tabac.—Prix : 10 cents.

GRAINES DE TABAC à vendre aussi au Bureau de la *Gazette des Campagnes*.—Prix : 5 cts le paquet.

EN VENTE

Au Bureau de la "*Gazette des Campagnes*":

LE MOUTON

OU

TRAITÉ PRATIQUE

SUR

L'ELEVAGE DES MOUTONS

EN

CANADA

Par EUGENE CASGRAIN

Prix : 15 centims.

A VENDRE

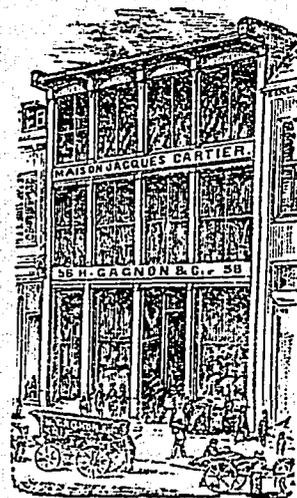
Bétail Ayrshire, Cochons Berkshire, races pures,
S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,

16, Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON JACQUES CARTIER

NO. 58,
Rue de la Couronne,
ST. ROCH, QUEBEC.



NO. 58
Rue de la Couronne,
ST. ROCH, QUEBEC.